

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\) Item38. Paris, Vendredi 15 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

38. Paris, Vendredi 15 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du forum intérieur](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1837-09-15

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Vous avez si bien raisonné sur la pauvreté de nos ressources, vous m'avez si bien démontré la misère d'une lettre que j'ai presque lu sans plaisir celle qui est venue me trouver ce matin dans mon lit [...].

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°71/99-100

Information générales

Langue Français

Cote

- 142-143, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/48-54

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

38. Paris, vendredi 16 septembre 9 heures

Vous avez si bien raisonné sur la pauvreté de nos ressources, vous m'aviez si bien démontré la misère d'une lettre que j'ai presque lu sans plaisir celle qui est venu me trouver ce matin dans mon lit, & j'ai béni notre bonne invention qui nous vaut à moi du moins, un instant de transport & de bonheur. Voyez monsieur, ne raisonnez pas tant, ne me montrez pas ces tristes réalités. Quoi ? Vous créez la peine & vous prenez encore à tâche de me la bien définir, bien expliquer, de me montrer qu'il ne me reste pas un pauvre petit plaisir ! Savez-vous ce qui eut mieux valu ? C'était de me dire à quoi vous avez employé cette longue nuit ; si vous avez dormi, veillé, rêvé. Si vous avez eu froid ou chaud. Vous avez cent fois plus d'esprit que moi et dans ces cas-là je ne vous l'envoie pas, j'aime mieux ma bêtise.

Moi Monsieur, je ne disserte pas. Je pleure, oui je pleure ; cela me fait du bien, et puis je pense que j'aime à vous le dire, à vous rappeler nos jours, à les espérer encore, à vous raconter tous les petits incidents des moments passés sans vous, à vivre encore avec vous de cette manière. Est-ce que je vous fais de la peine Monsieur ? M'aimerez-vous moins si je vous ressemble si peu. Mais non, cela n'est pas possible. Tout ce que je pense vous le pensez. Je suis heureuse de le croire, d'en être sûre. Et bien je suis sûre que vous lisez tout ceci avec plaisir ; je voudrais égayer votre cœur, en lui donner que de la joie, je suis si bien que c'est là tout mon vœu, Il me semble presque que c'est mon devoir. Vous me donnez tant de bonheur, je voudrais embellir votre vie. Je le fais n'est-ce pas ? Vous êtes content de moi. Monsieur, comment suis-je arrivée à vous dire tout cela ? Je ne le sais plus ce que je sais c'est que je vous aime, je vous aime ! Et je m'occupe du 25, & jusque là je veux que vous me disiez tout ce que vous faites. J'aime les détails, j'aime à vivre avec vous dans votre intérieur.

Voyons ma journée hier. J'ai marché avant mon lunchon sous les arcades ; à 2 heures j'ai vu le comte Frédéric Pahlen frère de l'ambassadeur après lui, le prince Paul de Wirtemberg, qui est plein d'espoir que le mariage ne se fera pas. Après encore la petite princesse, que j'ai ramenée chez elle. Le bois de Boulogne ensuite, notre allée et d'autres où j'ai marché.

En revenant je suis allée chercher un piano. J'ai lu avant mon dîner ; je me suis reposée après, et j'ai passé ma soirée entre la petite princesse & mon ambassadeur. Nous avons dit des bêtises. Je me suis levée pour aller chercher La lune à dix-heures. Elle n'y était pas. Il y avait de vilains nuages noirs entre vous et moi. J'ai repris tristement ma place ; à onze heures 1/2 je me suis couchée. J'ai pris la lettre sans N° avec moi, j'ai bien dormi, et le voici il me semble qu'il est impossible de vous ennuyer plus complètement que je ne le fais. Aujourd'hui sera comme hier et vous le saurez encore.

J'ai eu une longue lettre de lady Cowper. Jamais il n'a été question de M. Stöckmar. Il est parfaitement décidé que la Reine n'aura pas de private secretary, et jamais ce n'eut pu être un étranger. Elle expédie les affaires avec ses Ministres. dans toute communication écrite avec eux, c'est elle seule qui ouvre & ferme, les boites, et

dans les affaires moins secrètes elle se fait aider par son private purse; espèce de secrétaire subalterne, & Miss Davis une de ses filles d'honneur. L'arrivée de Léopold a fait du bien dans le ménage. La Duchesse de Kent porte un visage moins sombre ; il lui a démontré l'inutilité de sa mauvaise humeur. La petite reine est fort gaie, fort contente, & en fort grande amitié avec sa tante la reine des Belges.

1 heure. Je rentre d'une longue promenade à pied. Il fait horriblement, sale mais il me faut de l'exercice. Il me semble que la guerre civile est terminée en Portugal, & très pitoyablement pour les Chartistes. Adieu Monsieur si vous me dites encore que les mots sont des bêtises & que les mots écrits sont plus bêtes encore ? Savez-vous comment je vous répondrai ? par une lettre de quatre pages où il y aura adieu adieu & rien que cela bien serré, oui bien serré bien long.

Adieu car je vous dis trop de bêtises, adieu donc. J'avais déjà fermé ma lettre, apposé le sceau. J'ai voulu relire la lettre que vous m'avez remise de la main à la main. Ah quelle lettre ; qu'elle me fait frémir de joie. Il ne faut pas, que je la lise trop souvent, mais j'y reviendrai, une fois le jour, c'est permis, c'est possible. Je n'y manquerai pas jusqu'au 25. Ne dites pas que les paroles c'est peu de chose. Ces paroles sont tout. Que je les aime ! Monsieur vous voyez bien que d'adieu en adieu, il faudra bien que vous arriviez jusqu'à celui-ci. Adieu

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 38. Paris, Vendredi 15 septembre 1837,
Dorothée de Lieven à François Guizot, 1837-09-15

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/12/2025 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/945>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 142-143

Date précise de la lettre Vendredi 15 septembre 1837

Heure 9 heures

Destinataire Guizot, François (1787-1874)

Lieu de destination Val-Richer

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

192

Mon Aug 21^{er} vaincu sur la
question de nos références, Mon Aug
22^{er} vaincu la question d'un litige
qui a pour but l'assumption de
puces et autres insectes et malades
sur les bœufs, & j'ai bien fait faire
cavitation qui nous servit, à nos bœufs,
de vasteurs de transport &
de bouches. Mon Monseigneur, au
vaincu par tout, au vaincu
par son torte réalité. Pour? Mon
roy le prie à mon secours au
tâche de ses bœufs défaillir, bien
appliqués, & au montant qu'il a
au moins par un paix, je t'en
plaide! Mais Mon seigneur vaincu

vali, i' tait d'audire a jecor mon
aunz emplois' ulte longus eschit,
si ton aunz domes, nient, nient, si
mon aunz en foye eschand. Mais
aunz faut foiz pluie d'espert gueux
et dan un car le' j' ai venu t' auer
pas, j' ai eu telleus telle histerie.
moi Monseigneur, si je ne dis'eut pas,
si pluie, ou si pleure, cela auantais
de trist, et j' ai si peur de, j' ai auantais
a mule die, a mon rappeller un jor,
a le' j' ai auantais, a une racontee
tous les petits incidents de la carriere
pepus rares vons, a mire auantais
avec Mme d' este auantais. Cela
peupli mon foye de la pucie, Monseigneur,
en auantais telle auantais si si vous repuske
si j' ai? main son, ala auantais

profible. tout aujupi paix morale
pourri. si nui haurai de lezir,
N'aurai rass. Et nui si nui
par vons lirez tout uci a mes plair,
si voudrai. Egrayez vostre canne, au
vez donee pour le jor, si nui
n'aurai pas uel la' tout mon aum,
et au noble pruperfice i' lezir,
devois. vnu au docey tant de
bonheur, si voudrai rebellez vnu
vie. si lezir si uidez pas? vnu
ite contient d' uos. Monseigneur
comme uos sois si amur a mes
dix tout uel la? si uale taci ples,
ujupi taci, i' uel pas si vnu aum,
si vnu aum! et si si accuei d'
25, e quicun la' si n'ay paix m
uandriez tout aujupi faites

j'accueille débâillé, j'accueille à vivre
avec vous, dans votre intérêt.

Moyen, ma journée hier j'ai marché
avant mon lever tous les accès
à 2 heures, j'ai vu le frère frédéric
pâlissement de l'acub. après lui le
prince Paul de Württemberg, qui a été
d'après quelle cause au château de
Lippe, la petite princesse que
j'ai rencontré chez elle. le bras de
Boulanger écrit, n'est pas allé à
d'autres où j'ai rencontré un renommé
je suis allé chez le petit prince.
j'ai pu rencontrer, j'ai rencontré
renommé appris, il y a peu de temps
que la petite princesse a rencontré
deux, une amie dite de bretagne
j'ai rencontré deux personnes allez chercher

l'heure à dix heures. Elle n'y était
pas. Il y avait de vilaines vagues
qui venaient vers moi j'ai regardé
intensément ma planche. à une heure,
j'aurais couru. j'ai pris la 60^e
mais il y a eu un peu de vent.
J'ai bien dormi.
J'aurais pu dormir plus
longtemps mais je devais faire
toute la route.

J'ai reçu longue lettre de Lady
Forester. Je savais il n'a été question
de M. Stakane. Il est parfaitement
décidé que la voie se fera par le
Private Secretary. et jamais ce
n'est pas dans un état de
confidentialité. Il apprend les affaires
au sein du ministère.

leur tombé concurrence, écrit au
m^e, châlonnais qui œuvre à faire
les brûtes; et dans les affaires mondes
recette elle n'ait aidé personne
peut-être plus, que à l'assassin
marchand, & Miss Dairin une
de ses filles d'honneur.

L'ami Dr Riquet a fait de bon
dans le mariage. La Duchefud étant
fort envoûté son épouse, il
ne a démenti l'inutilité de sa
mauvaise action. La petite ruse
et fort jolie fort contente, & en fort
grand accès d'accord avec la sœur
du Dr Riquet.

1 heure.

je mets d'une longue promenade
à pied. il fait horriblement froid.

main et en fait de l'époque.

Il me semble que la grande époque est
l'époque du portugal, à l'origine
bâtie sur la flotte.

Adri, monsieur, si vous voudrez
vous faire envoyer tout ce bateau
& que le navire devra sortir plusieurs fois
jusqu'à mon retour je vous répondrai
par une lettre de quatre pages où
il y aura Adri Adri et moi, quelle
bon nom, ou bon nom, bon nom.
Adri car je vous dis trop de bateaux
Adri. Dree. J.

J'avais déjà terminé ma lettre, appris
le matin j'ai vu une relève de deux
hommes au bord du rivage de la mer
à la main une quelle bête ! Vu de
mais pas de joli. Il en faut pas

peut le faire trop immobile, mais je laisse
revivre, au moins le joker. C'est par-
ce que, c'est propulsif. Je n'y manquai
pas jusqu'au 25. Au delà, par peur de
perdre, c'est peut-être chose. Ces parades
ont tout pris le dessus!

Maintenant une page brouillée pour adresses
un adressee, il faudra bien faire une
seconde jusqu'à obtenir ce adresse.